

# Éditorial 26 mars 1962

26 mars 1962... à Alger... entre 14 heures et 14 heures 30...

Sur le plateau des Glières, au cœur de la ville, la foule immense des Algérois commence à se rassembler. Point n'est besoin de comptage officiel ou officieux. Tous ceux qui étaient disponibles sont là, dans un brassage patriotique et social qui unit en une même détermination, le patron et l'ouvrier, le chef de service et l'employé, le contremaître et le commis, le professeur et l'étudiant, le cadre supérieur et le fonctionnaire, le père de famille et son épouse et parfois ses enfants.

Tous ont présent à l'esprit le drame qui se joue à Bab-el-Oued. Depuis une semaine, ce secteur populaire d'Alger est complètement isolé, coupé de la ville, coupé du reste du monde, bloqué par les automitrailleuses des gardes mobiles, ces gardes mobiles « rouges », barbouzes mercenaires venus spécialement de métropole, pour casser du Français d'Algérie et ils s'en donnent à cœur joie, se livrant à des perquisitions grossières, humiliantes et destructrices, multipliant brimades et interrogatoires musclés. Les habitants du quartier sont prostrés et terrorisés, privés de vivres, de médicaments et de soins. Ils vivent prisonniers dans l'obscurité de leur appartement aux volets baissés, aux persiennes closes, car les balcons, les terrasses, les fenêtres sont mitraillés par des armes lourdes, dans le bruit infernal des avions de chasse.

Aussi, sur ce plateau des Glières où se sont déroulées tant de commémorations patriotiques et devant la Grande Poste d'Alger, la foule algéroise accourt-elle de plus en plus dense pour marcher jusqu'à Bab-el-Oued... Celui-ci est venu parce qu'il sait que ses vieux parents malades, sont seuls dans leur modeste logement, et sans les soins quotidiens indispensables qu'exige leur état. Celle-là est présente

parce que, grand-mère inquiète, elle se demande avec angoisse si le bébé de sa fille aura le lait en poudre d'une nécessité vitale pour son biberon. Cet autre est là parce que son frère, cardiaque, ne pourrait accéder aux urgences en cas de crise. Et ce dernier, parce qu'il est le seul soutien d'une famille indigente.

Mais, au-delà des mille et une motivations personnelles et donc différentes, tous expriment une volonté commune, celle de marcher jusqu'aux abords de Bab-el-Oued pour faire cesser ce blocus implacable, ce siège inhumain qui met en danger la santé et la vie de centaines d'habitants innocents du quartier.

Pourtant, si forte que soit leur détermination, leur manifestation se veut pacifique.

Et pacifique, elle l'est sans conteste, car l'idée de souiller, de profaner le magnifique monument aux morts qui se dresse devant eux, de le barbouiller par des graffiti ou des tags vengeurs, ne les a même pas effleurés... Ce monument<sup>1</sup>, chef d'œuvre de sculpture, régulièrement honoré, rappelle à tous, les sacrifices consentis par nos soldats, au cours des deux guerres mondiales, dans les tranchées de Verdun, sur le Chemin des Dames, le long des rives de la Marne, en 14-18, et sur les pentes de Monte Cassino, sur les plages de Provence, sur les contreforts des Vosges et au-delà du Rhin, en 39-45.

Pacifique, elle l'est, car nul parmi les manifestants de ce 26 mars 1962 ne songerait à vandaliser les grands magasins qui sont l'ornement des rues Michelet, d'Isly et des larges artères que la colonisation française, tant décriée, a tracées autour des ruelles malsaines, étroites et tortueuses de la Casbah... Nul ne songerait à s'attaquer aux édifices publics qui font la fierté d'Alger. Ils sont le symbole, dans tous les domaines, de la vie administrative moderne dont la France avait doté ses trois départements d'Algérie...

Pendant ce temps, hélas, les tueurs du 4<sup>e</sup> régiment de tirailleurs mettent en place leur dispositif, comme par hasard, au carrefour stratégique de la rue d'Isly et de l'avenue Pasteur. Si les faits n'étaient pas tellement tragiques, on serait tenté de faire du mélodrame, en disant qu'ils s'avançaient dans l'ombre. Mais non ! La tragédie atteint ici toute son ignominie, car ils le faisaient sous la claire lumière de notre « brulant soleil d'Algérie », comme le chantent nos hymnes militaires, avec la complaisance préméditée des autorités d'exception mises en place par le pouvoir, pour liquider « l'affaire algérienne ». Et pour s'avancer ainsi, à découvert, ils avaient le plus sûr des passe-partout. Ils avaient revêtu l'uniforme des soldats français, l'uniforme d'un régiment qui avait tant combattu pour la France et qu'ils allaient déshonorer à jamais.

Qui donc se serait méfié de militaires avec lesquels la population avait partagé tant d'épreuves ?

Et cette tragédie devait se dérouler face à l'ingrate indifférence de la France, de cette mère patrie pour la défense et la libération de laquelle tant d'hommes de chez nous avaient donné leur vie. Le peuple de France, anesthésié et abusé par la politique de son prince étoilé, conditionné par tous les godillots, les beni oui-oui, les politiciens et les médias qui se prostituent autour du pouvoir, ne devait faire preuve de la moindre compassion pour l'horreur que vivaient leurs compatriotes des départements français d'outre-Méditerranée.

Bien au contraire, croyant les atteindre par l'ironie, il les affublait du titre moqueur de Pied-Noir. Ils en sont pour leurs frais ! Pieds-Noirs, soit ! De ce surnom, nous en avons fait une appellation d'origine contrôlée, un label de qualité et d'honneur. Pour les générations futures, il marquera de son empreinte indélébile les pages d'une Histoire qui finira bien par être restaurée dans sa vérité.

Mais, revenons à Alger pour revivre les minutes atroces du drame de ce 26 mars. Le cortège entamait sa marche vers Bab-el-Oued. La situation était tendue, mais les cœurs étaient pleins d'espoir... Et soudain, ce fut l'enfer.

Rue d'Isly, la fusillade éclate, déclenchée par les mousquetons des tirailleurs. Elle va durer douze minutes, douze minutes de terreur, d'angoisse, d'épouvante. Les hommes, les femmes, les enfants sont abattus. C'est le feu à volonté dans le stand de tirs. La sauvagerie des tireurs ne respecte personne : une balle dans le dos pour ce vieillard qui essaie de s'enfuir en claudiquant ; une rafale pour ce courageux qui tente de protéger son épouse, un tir à bout portant pour réduire au silence cette femme affolée qui crie sa peur, un coup de grâce pour ce blessé qui se traîne à terre, hurlant sa souffrance. Au bout de ces douze minutes d'éternité, les « halte au feu » se sont enfin fait entendre.

Alger, écrasée de douleur, relèvera 87 morts et comptera plus de 200 blessés, la plupart grièvement atteint.

C'est pour rendre hommage à la mémoire de ces victimes innocentes que nous sommes réunis ici, en ce 26 mars 2019, 58 ans après.

C'est pour nous souvenir, avec émotion, avec dignité, de ces sacrifiés pour l'Algérie Française.

C'est pour nous souvenir de tous ces destins brisés, de toutes ces vies anéanties, dans un massacre des plus odieux. C'est pour nous souvenir, enfin, de tous ceux qui sont tombés parce que leur seul crime était d'être Français et de vouloir rester Français.

Oui ! Comment vous oublier, oublier vos noms, victimes innocentes d'Alger, de Constantine et d'Oran, et avec vous nos fidèles Harkis, nos loyaux camarades de combat, tombées sous le couteau des égorgeurs ou, comble de l'ignominie, fauchées par les balles de certains militaires et alors même qu'un historien de la notorité de René Rémond a osé écrire, sans preuve formelle à l'appui, que le massacre du 26 mars a été provoqué par « des activistes qui ont ouvert le feu sur le service d'ordre »<sup>2</sup>.

Comment pourrions-nous oublier cet héritage que vous nous avez laissé, cette

part de vous-même qui bat dans nos cœurs ?...

Victor Hugo disait : « Ceux qui pieusement sont morts pour la patrie, ont droit qu'à leur cercueil la foule vienne et prie ». C'est ce que nous voulons faire, c'est ce que nous faisons chaque année aux dates fatidiques et douloureuses de notre Histoire.

Oui ! Utilisant les mots de ce même poète, récemment cités dans les discours officiels, nous affirmons avec force que les massacreurs d'Alger, les tueurs de Constantine, les égorgeurs d'Oran, sûrs de l'impunité, ont pu faire de vous des êtres invisibles à nos yeux, ils ne pourront jamais faire de vous, dans notre vie, dans nos cœurs, dans nos âmes, des êtres absents.

Martyrs de l'Algérie Française, vous êtes et vous serez à jamais présents à nos côtés, jusqu'à ce que s'éteigne le dernier des Pieds-Noirs.

Gloire et Honneur à vous, vous les avez bien mérités !!!

#### L'Écho de l'Oranie

<sup>1</sup> Œuvre du sculpteur Paul Landowski n'ayant malheureusement pas été transférée en France ; restée sur place, elle est cachée sous un coffrage en ciment.

<sup>2</sup> R. Rémond, *Notre siècle 1918-1988*, p. 602.

**ATTENTION :  
changement de date !**

## Amitiés Oraniennes

### CONVOCATION À L'ASSEMBLÉE GÉNÉRALE ANNUELLE

Vous êtes invités à assister à l'Assemblée générale qui se tiendra à l'hôtel Holiday Inn, 20 bd Victor Hugo, 06000 Nice

**le jeudi 4 juillet 2019 à 14h30**

**Ordre du jour :** Rapport moral - Rapport d'activité - Rapport financier - Élection du Conseil d'administration (renouvellement du tiers sortant) - Questions diverses

Ne pourront participer aux différents votes ou voter par correspondance\*, que les adhérents à jour de leur cotisation.

Les candidats au Conseil d'administration (à jour de leur cotisation) peuvent envoyer leur demande au siège 11 av Clemenceau 06000 Nice - assortie d'un bref curriculum vitae **avant le 29 mai 2019**, le cachet de La Poste faisant foi.

*\*Vous pouvez voter par correspondance en utilisant le pouvoir ci-dessous ou en le recopiant sur papier libre.*

Je soussigné (nom, prénom) .....

domicilié (adresse) .....

N° abonné ..... **à jour de ma cotisation, donne par la présente pouvoir à**

M.....

pour me représenter à l'Assemblée Générale des **Amitiés Oraniennes** qui aura lieu le **4 juillet 2019** à 14h30

Bon pour pouvoir (mention manuscrite obligatoire)

Date et signature